

CE QUE LIRE VEUT DIRE : LA LECTURE, UNE AFFAIRE COLLECTIVE, UNE AFFAIRE POLITIQUE

PAR FRANÇOIS CUSSET*

À PROPOS DE

Marielle Macé,

Façons de lire, manières d'être,

Paris, Gallimard / NRF Essais,

2011, 304 p., 18,80 €.

Dans *Façons de lire, manières d'être*, Marielle Macé envisage la lecture comme une stylisation de soi, et une expérience irréductiblement individuelle. N'est-ce pas occulter que la lecture est aussi une pratique collective, qu'elle n'est jamais « hors du monde », mais est au contraire traversée par des enjeux politiques, qui la transforment et la renouvellent ?

Lire a toujours été, en France, le parent pauvre de la grande famille littéraire. La lecture est chez nous, sans même avoir à être dépliée, cette bordure extérieure, et triviale, du grand mystère littéraire. Plus volontiers conceptualisée et politisée autrement au-delà des mers, et suspectée par là même en France de collusion avec tous les relativismes, la lecture n'a jamais été un bon objet pour la théorie et l'histoire littéraires françaises. Tout à leur culte de l'absolu de l'écriture, et aux débats sur les intertextes et les contextes du grand œuvre, nos littéraires laissent la question de la lecture aux sociologues, aux historiens, voire aux psychanalystes – lesquels ont dès lors devant eux un vaste terrain vierge que personne ne vient leur disputer : Pierre Bourdieu pour y démonter la mécanique de la lecture légitime, Roger Chartier pour y inscrire les procédures de « *mise en livre* » dans l'histoire sociale de la Renaissance, ou Michel Picard pour y débusquer les vertus émancipatrices du « *jeu* » lecteur¹. Et pour peu que nos théoriciens littéraires jettent néanmoins leur dévolu sur cette vieille question de la lecture, ils le feront, presque exclusivement, dans la lignée d'une tradition phénoménologique, qui emprunte aussi bien à la philosophie de Merleau-Ponty qu'à des intuitions fortes puisées chez les penseurs suisses de l'École dite de Genève² (Jean Rousset, Jean Starobinski...) ou les Allemands de l'École de Constance³ (Hans Robert Jauss, Wolfgang Iser...). Cette tradition phénoménologique s'intéresse davantage à la perception lectrice, et au faisceau de relations entre un texte donné et un lecteur individuel, qu'à la lecture en elle-même, comme opération de sémantisation, vecteur de socialisation, subjectivation politique ou juste plateforme institutionnelle.

La dernière preuve en date en a été fournie, en 2011, par l'élégante étude de Marielle Macé, au titre digne des meilleurs traités d'anthropologie des techniques : *Façons de lire, manières d'être*. Et par sa réception critique enthousiaste, et plutôt large pour un livre exigeant : médias et médiateurs, s'ils n'en discernaient pas toutes les subtilités, semblaient célébrer, avec ce livre, les joies de la lecture littéraire, de ses jeux d'initiés, de ses ruses codées, sinon d'un entre soi élitaire auquel ils associent, sans bien s'en rendre compte, l'idée même de littérature. Mais c'était aussi une manière de féliciter l'auteure – qu'on avait remarquée cinq ans auparavant pour son étude magistrale du genre de l'essai dans la France du xx^e siècle⁴ – pour les authentiques bonheurs de lecture qu'elle leur avait procurés. Et pour cause : parmi de nombreux morceaux de bravoure, ce livre-ci marque notamment ses lecteurs par ses pages agiles et enlevées sur ce moment clé d'une lecture qui consiste à « *lever les yeux de son livre* », pour laisser s'en recombinautrement les impressions premières, ou sur les fabuleuses péripéties de la perception (mobile et cloîtrée à la fois) dès qu'on s'essaie à « *lire dans le train* ». Mais l'ambition de Marielle Macé est plus vaste que la seule phénoménologie raffinée des situations de lecture.

Entre littérature et psychologie : la lecture comme invention de soi

Tout en revendiquant cette filiation phénoménologique dans son approche de la lecture, *Façons de lire, manières d'être* y ajoute une triple originalité.

Dans la méthode d'abord, allègre et rigoureuse à la fois, associant en spirale la récurrence d'une thèse simple (on devient en lisant) et la maïeutique

* François Cusset est professeur d'études américaines à l'université de Paris Ouest Nanterre. Son dernier livre, *À l'abri du déclin du monde*, a paru aux éditions P.O.L en 2012.

graduelle d'un point d'aboutissement (ou d'une ligne de fuite) qui se veut la vie même, et alternant, pour ce faire, les lectures rapprochées de textes de grands lecteurs et les échappées plus conceptuelles, de Roland Barthes à Paul Ricœur, de Gilles Deleuze à Jean-Claude Milner, sur la toile de temps et d'incertitude dont est tramée toute existence.

Dans les références ensuite, moins éclectiques que duelles, conformément à ce dualisme premier de la vie *et* du texte : aux références du canon littéraire répondent, plus discrètes, souvent implicites, mais décisives dans la perspective du livre, les références aux neurosciences et au cognitivisme, toute une psychologie du lire néo-comportementale et parfois même directement physiologique – mimétisme des grands auteurs d'un côté, scientisme du cerveau lecteur de l'autre, qui soudain s'arriment l'un à l'autre, se répondent, comme lorsque Macé place, au détour d'une phrase, les « *approches cognitives* » de la lecture dans la lignée directe de ce qu'a pu en dire Marcel Proust (p. 190).

Originalité enfin, et surtout, dans l'ouverture du spectre, inédite dans la petite histoire des phénoménologies littéraires du lire : la lecture, ici, n'est envisagée ni *in abstracto* ni localement, à tel recoin d'un texte ou tel moment d'une vie, mais plutôt « *à l'échelle globale d'une existence* » (p. 107). La délicate analyse qu'élabore Marielle Macé des rapports du lire et du vivre, de « *l'expérience cognitive* » lectrice et du « *maniérisme de l'existence* », se veut en effet

ancrée dans la longue durée des lectures et de leurs effets, de leur mémoire involontaire et des possibles qu'elles ouvrent, même à contretemps : il y va d'une « *remobilisation au long cours des traces déposées par nos lectures dans notre vie mentale, conçues comme autant de puissances* » (p. 101), pour qu'enfin on cesse « *de renvoyer dos à dos [...] l'expérience affective et la distance herméneutique* » (p. 190). C'est aussi que la fine observation proposée ici des modalités de l'attention lectrice et des transpositions perceptives qu'elle induit a pour toile de fond, plus ou moins explicite, l'éthique humaniste classique d'un épanouissement psychique et d'une « *augmentation du monde* » (selon le mot de Ricœur⁵) par les vertus du texte lu. Mais une éthique remise au goût du jour, enrichie de toute une « *pragmatique du rapport à soi et au monde sensible* », dans la mesure exacte où la lecture invite « *à essayer de nouvelles dispositions cognitives, un autre corps, un autre "soi" [...], [où] elle restitue aux sujets leurs capacités de stylisation* », en empruntant aussi bien les « *questions d'usage* » ou les « *interprétations pratiques* » au vocabulaire de Michel de Certeau⁶ et au vocabulaire foucauldien tardif « *l'exercice ascétique et souverain d'une stylistique de l'existence* » (p. 184). L'important, pour Macé, reste la série des continuités et des échos de la littérature avec le monde sensible, tout ce « *mouvement d'échange entre le temps existentiel et le temps narratif* » (p. 139). Les pages sur la « *narrativité inchoative* » de nos vies, cette « *structure prénarrative de l'existence* » chère à Ricœur, sur la

EXTRAIT / LE « NOUS » QUI INTERPRÈTE EST UN « NOUS » COMMUNAUTAIRE, NON UN INDIVIDU ISOLÉ

La conclusion est donc que tous les objets [textuels] sont faits et non trouvés, et qu'ils sont faits par les stratégies interprétatives que nous mettons en œuvre. Pour autant, je ne suis pas condamné à la subjectivité dans la mesure où les moyens par lesquels ces objets sont faits sont sociaux et conventionnels. Autrement dit, le « vous » qui réalise le travail interprétatif qui met les poèmes, les sujets de devoir et les listes [d'auteurs] dans le monde est un « vous » communautaire et non un individu isolé. Nul d'entre nous ne se réveille le matin et, à la française, ne réinvente la poésie ou ne conçoit un nouveau système éducatif ou ne décide de rejeter la sérialité au profit d'une forme d'organisation autre, entièrement originale. Nous ne faisons rien de tout cela parce que nous ne pourrions pas le faire, parce que les opérations mentales que nous pouvons exécuter sont limitées par les institutions dans lesquelles nous sommes déjà inclus. Ces institutions nous précèdent, et c'est seulement en les habitant, ou en étant habités par elles, que nous avons accès aux

sens publics et conventionnels qu'elles produisent. Ainsi, s'il est vrai que nous créons la poésie (et les sujets de devoir et les listes), nous la créons au moyen de stratégies interprétatives qui ne sont finalement pas les nôtres, mais qui ont leur source dans un système d'intelligibilité de disponibilité publique. Dans la mesure où le système (un système littéraire, dans ce cas) nous contraint, il nous façonne également, en nous munissant des catégories de compréhension avec lesquelles nous façonnons à notre tour les entités que nous pouvons alors désigner. En bref, à la liste d'objets faits ou construits, nous devons nous ajouter nous-mêmes, puisque, tout autant que les poèmes et les sujets de devoirs, nous sommes les produits de schèmes de pensée sociaux et culturels.

Formuler le problème de cette manière revient à comprendre que l'opposition entre objectivité et subjectivité est fautive puisque ni l'une ni l'autre n'existent dans la forme pure qui donnerait sa valeur à l'opposition. [...] [L]es significations ne seront ni subjectives ni objectives, du moins pas dans les

termes posés par ceux qui en débattent à l'intérieur du cadre traditionnel : elles ne seront pas objectives parce qu'elles seront le produit d'un point de vue plutôt que simplement « lues » ; et elles ne seront pas subjectives parce que ce point de vue sera toujours social ou institutionnel. [...] L'ego n'existe pas en dehors des catégories de pensée conventionnelles et communautaires qui habilitent ses opérations (penser, voir, lire). Une fois qu'on a découvert que les conceptions qui remplissent la conscience, jusqu'à la conception de son propre statut, sont toutes issues de la culture, la notion même d'ego non contraint, de conscience pleinement et dangereusement libre, devient incompréhensible.

Stanley Fish, « Comment reconnaître un poème quand on en voit un », *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives*, trad. d'É. Dobenesque, Paris, Les Prairies ordinaires, 2007, p. 68-74.

fonction consolatrice du récit et la fonction mimétique de la fable, sont particulièrement intéressantes, Macé y disséquant le rapport entre la rencontre avec un récit et la «*possibilisation de soi*», chez Sartre ou même Bourdieu, et y suivant l'écheveau complexe des ramifications du narratif dans la lecture, en particulier la «*concurrence*» qu'elle institue au cœur de la subjectivité «*entre une "identité narrative" et des "identités stylistiques"...*» (p. 106).

Une bien curieuse solitude

Peu à peu, pourtant, la lecture de ce livre suscite une gêne, une curieuse frustration, quelque chose comme un manque de monde. Les dominos habilement alignés paraissent retomber dans l'autre sens, dévoiler une face vide : tout ce qui semblait si juste phénoménologiquement et existentiellement se trouve, au fur et à mesure, renvoyé à soi, invalidé par l'absence criante de l'autre, du pluriel, de l'intersubjectif, des lectures latérales – cet entre-les-mondes de la lecture commune –, sans même parler du social et du collectif. Tout se passe dans ce livre comme si jamais, au grand jamais, on ne «*lisait ensemble*», au sens aussi bien de la complicité lectrice que du conflit des interprétations, au sens du terreau institutionnel du lire aussi bien que des subjectivations collectives. On se retourne sur cet essai, et leur absence, tout à coup, creuse un cratère où il pourrait disparaître tout entier. L'embarras allant croissant, les plus subtiles analyses de Macé se mettent à sonner soudain, l'érudition en plus, comme ces guides d'accès au bonheur et d'épanouissement personnel, ici par la lecture, qui perdent en pertinence (s'ils en ont jamais eu) ce qu'ils gagnent en échos mystiques et en force prescriptive – jusqu'aux guillemets que l'auteure paraît utiliser comme des pincettes, comme si elle préférait ne pas toucher de trop près à ce *vulgus psychologicus* : «*un rapport d'être*», «*une autre manière d'être homme*», dont on ne sait plus s'ils signalent des citations ou la distance de l'auteure elle-même aux connotations platement thérapeutiques de sa théorie de la lecture. Et l'on comprend alors que cet essai élégant, si finement ciselé, se déploie dans les strictes limites d'une prison dorée, celle de l'individualité obligatoire. Sans jamais qu'y soient pensables ni l'extra-individuel des lectures croisées et des identités collectives, défaits et recomposés par l'expérience lectrice, ni même l'infra-individuel, celui de la schize lectrice et des petits fragments de subjectivité – tout juste le mot de «*déssubjectivation*», qui n'a pas attendu Deleuze pour être un effet décisif de toute lecture, apparaît-il une seule fois (p. 159), tandis que le devenir-autre se limite aux projections d'un grand auteur dans son aîné («*Sartre en Mallarmé*», p. 164), et qu'on se réjouit soudain, comme une rare exception, qu'Henri Michaux surgisse en haut d'une page pour se dire «*plus sable qu'homme [et] que tout autre chose*» (cité p. 165).

Sans compter que les grands auteurs qu'elle relit ainsi, et qu'elle met en scène avec sagacité, sont ici, tout du long, les seuls lecteurs décrits à l'œuvre, voire les seuls lecteurs possibles : Jean-Paul (Sartre) lit Stendhal, Marcel (Proust) lit Baudelaire, Pierre (Bourdieu) lit Francis Ponge, mais jamais entre ces pages-là l'anonyme ne lit, ni vous ni moi. Impossible,

Cet essai élégant, si finement ciselé, se déploie dans les strictes limites d'une prison dorée, celle de l'individualité obligatoire.

à plus forte raison, d'imaginer ici un peuple lecteur, une communauté (ou une guerre) d'interprétation, ou juste la critique commune du corpus canonique, dont n'ont pas le monopole les politiques identitaires plus ou moins rhétoriques de l'université américaine, et qui a pour bienfait d'injecter dans l'acte lecteur cette distance, réappropriatrice ou démocratique, dont relève aussi toute lecture, même la plus «*littéraire*».

Les géants convoqués par Macé, sous une lumière souvent neuve, voient en outre les questions qui les agitaient eux-mêmes dûment individualisées, sinon biographisées. Quand Sartre parle époque ou sentiment historique, Macé ne les envisage qu'à l'aune de la subjectivité rétrospective du petit Poulou des *Mots*. Quand Barthes dévide la pelote de ses passions lectrices, elle en tire surtout un «*dandysme des signes*» et un «*art de se phraser*». Et quand elle critique «*les sarcasmes de Bourdieu*» doutant de la «*force culturelle de la littérature*», ou oppose un peu vite aux *Règles de l'art* «*la valeur existentielle de "la forme"...*» (p. 169), elle va jusqu'à donner au sociologue une leçon de catharsis littéraire, lui conseillant, sans ciller, l'individuel contre le social, et l'*amor fati* lecteur contre le «*désespoir*» théorique. C'est d'ailleurs au détour de ces mêmes pages que le social et le collectif se trouvent évacués en une seule parenthèse : contre les thèses de la domination culturelle, Macé décrète, comme une évidence, que «*la chance d'une stylisation de soi [est] partagée par tous*» et que «*tous peuvent trouver dans la littérature une puissance de nuance*» (p. 167). *Wishful thinking* ou lapsus élitiste ?

La lecture de Marielle Macé n'est pas erronée, qu'elle suive sur toute leur œuvre les auteurs fétiches de ces grands lecteurs ou qu'elle mette l'accent sur les luttes incessantes «*entre la fermeté au moins promise d'une identité narrative [...] et la protestation [chez ces auteurs lecteurs] de rythmes, de styles d'être et de manières*» (p. 180) ; elle est plutôt biaisée, incomplète, hémiplegique parfois, tant il est vrai que Sartre lisait aussi en marxiste, Bourdieu *malgré tout* en sociologue, et Baudelaire plus d'une fois en témoin

crucial de la modernité urbaine et de ses tableaux parisiens. Lecture sans monde, en quelque sorte.

Au fond, c'est une hiérarchie venue de loin qui surdétermine toute cette vision : la subordination de la lecture à l'écriture, celle-là ne pouvant au mieux que « *prolonger* » celle-ci (verbe récurrent sous la plume de Macé), un rapport à l'œuvre qui ne peut être que « *le désir d'imitation* » (qu'il faut, précise-t-elle page 207, « *arracher à un sentiment trop simple d'aliénation* »), la logique du « *consentement* » ici réenchanté, le retour convenu au « *modèle* », tout un « *bovarysme lecteur* » docile et assujéti pour lequel la référence à Jacques Rancière est pour le moins à contre-emploi (le parallèle étant d'elle, et pas de lui, entre Emma perplexe face aux mots difficiles et les prolétaires, ses contemporains, voulant donner un sens aux grands mots de l'émancipation politique). Hiérarchie constamment martelée : « *les phrases [lues] nous devancent* » (p. 203) et « *l'écrivain [...] marche devant moi* » (p. 215), et s'il reste aux auteurs-lecteurs le recours à la citation, c'est juste « *pour ne pas être seul à écrire* » (p. 217), les détournements et les stratégies de la citation semblant ici impensables, comme s'ils n'avaient pas été explorés il y a déjà plus de trente ans⁷.

Et la solitude en question, parfois brisée par la citation ou menacée par la relation, ne gagne rien à l'être, dans l'univers idiosyncratique de Macé, car lire ici c'est aussi le risque de basculer « *du plaisir d'être soi à la menace de ne pas être le seul à être tel* » : ainsi décrit-elle la « *blessure du lecteur* » quand il réalise que ce qu'il avait cru être à lui « *était déjà dit ailleurs, et mieux, par un autre* » (p. 230-231), sans que nulle part puisse être envisagée la *réduction* de cette même solitude telle que peuvent y conduire la lecture et ses latéralités, son nuancier social et ses jeux (dés)

identificatoires – « *lire n'est pas autre chose* », glisse-t-elle même dans une parenthèse stupéfiante, « *[que] devoir entendre sans cesse d'autres "moi"...* » (p. 233). Chez Macé, en un mot, la lecture est le grand parallèle des egos : on lit seul, on écrit seul, et tant mieux, murmure-t-elle, pour la littérature.

La lecture, un acte collectif et politique

Le fantasme auquel ressortit une telle lecture est celui d'une table rase des contextes et des interactions, le fantasme d'un lecteur en feuille blanche sur laquelle s'inscrirait l'expérience de lecture et que viendrait plier la forme même de l'œuvre. Fantasme dominateur qui ne laisse pas de poser problème, sans que les jolis oxymores forgés par l'auteure ne nous fournissent de solution : la lecture comme « *force [d'un] abandon* », ou « *émancipation dans l'acquiescement à une influence* ». Le critique américain Harold Bloom, avant de devenir derridien puis conservateur, avait jadis tiré de cette vieille question de l'*influence* (des textes les uns sur les autres, du lu sur le lecteur...) des pistes autrement prometteuses⁸.

Au contraire, si quelque chose comme une émancipation par la lecture est possible – mais rien n'est moins sûr –, n'est-ce pas aussi, sinon même avant tout, par le dépassement de l'individualité, ou au moins son déplacement, par le renversement à même l'acte de lecture des hiérarchies canoniques, par l'arrachement à la transcendance de l'œuvre ? À la fin de son essai, Marielle Macé va jusqu'à recommander un retour vers la substantialité de l'œuvre contre les devenirs et les désirs que « *la pensée des années 1970 a justement thématisé[s]* », un retour aux modèles et aux influences contre « *les injonctions contemporaines [...] au ressaisissement souverain de*

EXTRAIT / XVI^E-XVIII^E SIÈCLES, EXPÉRIENCES COLLECTIVES DE LA LECTURE

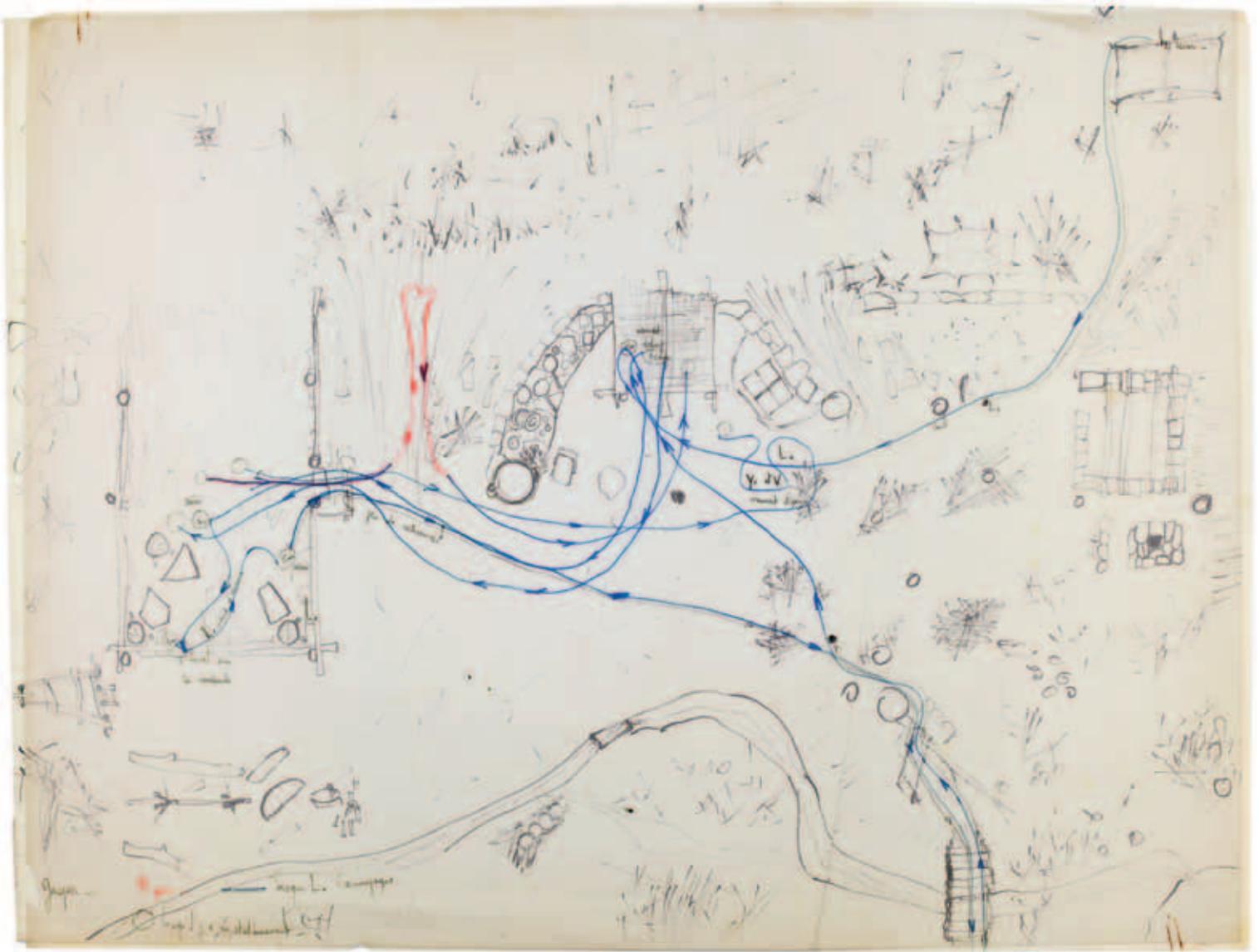
Acette représentation de la lecture de l'individualité, les hommes du xviii^e siècle en ont opposé une autre, où une lecture à haute voix rassemble une famille, ou une maisonnée, dans une écoute partagée. [...] En construisant implicitement une opposition entre la lecture silencieuse, citadine et noble, et la lecture à haute voix (pour les autres mais aussi pour soi-même), populaire et paysanne, les images et les textes de la seconde moitié du xviii^e siècle indiquent le rêve d'une lecture de la transparence, rassemblant âges et conditions autour du livre déchiffré.

En fait, la construction de ces deux images antithétiques de la lecture, maniées au xviii^e siècle pour faire ressortir les oppositions entre ville et campagne, lettrés et paysans, frivoles et vertueux, masque

l'existence d'autres relations à l'écrit imprimé, où le texte est déchiffré en commun, lu par ceux qui savent à ceux qui savent moins ou pas du tout, parfois manié ou élaboré collectivement. Au xvi^e siècle, de tels usages de l'imprimé peuvent être reconnus dans les assemblées protestantes, les pratiques d'atelier, les confréries festives, inscrivant le maniement du livre dans un ensemble d'expériences fondamentales, habituant même les analphabètes à rencontrer l'imprimé, ainsi plus familial, mieux apprivoisé. Pour le peuple citadin, cette relation collective aux matériaux sortis des presses a sans doute été d'une importance décisive, autorisant une progressive « *acculturation typographique* », parallèle ou substituée aux apprentissages scolaires. Deux siècles plus tard, de tels

usages ne sont pas perdus, et à la ville les occasions d'une lecture communautaire, qui n'est pas seulement écoute d'un lecteur lisant à haute voix mais rapport direct, physique, avec le matériau imprimé, sont nombreuses, autour de marchands de chanson, face aux affiches et placards, plus tard dans les clubs et les sections. Entre les retraites du privé et les lectures des veillées, authentiques ou idéalisées, existent donc d'autres situations de lecture où s'allient les compétences individuelles, où s'établit un rapport pédagogique immédiat et spontané.

Roger Chartier, « *Du livre au lire* », in Roger Chartier (dir.), *Pratiques de la lecture*, Paris, Payot, 1985, p. 96-100.



soi» (qu'elle voit à tort comme le propre des «*philosophies modernes de la différence*», p. 261), et vers la vie-comme-œuvre contre la «*fuite*» vers l'extérieur : difficile de ne pas voir dans un tel retour une sacrée régression, et dans une telle psychologie relationnelle de la lecture littéraire un coup de grâce porté à la théorie littéraire en France, après trois décennies passées à la dépolitiser et à la reterritorialiser. Difficile aussi de ne pas voir dans cet angle mort de la lecture «à-plus-d'un» la raison majeure d'une résistance française encore forte aujourd'hui aux politiques anglo-américaines de la lecture littéraire. Inversement, en face, l'essor depuis un quart de siècle des champs d'études identitaires et minoritaires dans les départements de littérature outre-Atlantique s'explique aussi, et peut-être avant tout, par la centralité de la question de la lecture dans le champ littéraire américain et dans l'histoire de l'université étatsunienne – où la discipline reine des humanités a toujours été proto-coloniale : «*English literature*» induisant en effet dès le départ cette distance critique au canon par laquelle la lecture littéraire peut devenir un enjeu collectif.

Même plus ou moins décollectivée au fil des trois derniers siècles par l'évolution des structures sociales et des pratiques culturelles (comme le montre le travail historique de Roger Chartier), la lecture, littéraire ou philosophique, engage toujours directement l'être-ensemble, et peut même en renouveler les modalités.

Trois innovations des dernières décennies, qu'on s'en réjouisse ou les regrette, en attestent ainsi à coup sûr, sans parvenir pour autant à ébranler les certitudes inactuelles des phénoménologues de la lecture. Trois exemples sans rapport ni commune mesure.

Il y a bien sûr les pratiques américaines de recoupage et de recomposition de la communauté lectrice en fonction des identités, officielles ou subjectives, imposées ou déniées, des lecteurs, lesquels trouvent dans la critique des canons littéraires blancs, européens et masculins, du moins au sein de l'université, les ressources de nouvelles subjectivations collectives et de nouvelles stratégies énonciatives.

Mais il y a aussi, dans un tout autre genre, ce que d'aucuns appellent le «*tournant festivalier*»⁹ de la littérature : la multiplication récente des salons, des

fêtes du livre, des performances lectrices et des croisements avec d'autres pratiques artistiques, autant d'événements, pléthoriques et marchands, à l'occasion desquels n'en renaît pas moins l'expérience d'une communauté du livre, d'un dialogue public, sinon même d'une foule lectrice forte de son nombre et de ses exigences passionnées.

Lire ne saurait être seulement ce loisir crépusculaire et nostalgique qui, tout en s'accomplissant contre l'idéologie néolibérale dominante, en adopterait pourtant l'échelle exclusive : l'individuelle.

Et il y a même – à rebours des tristes nouvelles en provenance d'une édition littéraire en berne et d'une éducation plus ou moins « illettrée » – le rapport au lire-ensemble, à la bibliothèque de fortune, au déchiffrement collectif, développé souvent désormais par les nouveaux collectifs militants et les nouvelles formes de lutte politique, loin des grandes organisations traditionnelles et des échéances électorales : d'Act Up aux centres sociaux autogérés, ou même de la « commune » de Tarnac aux réseaux d'AC! (Agir contre le chômage) en passant par les jeunes trublions de l'intermittence culturelle et de la précarité sociale, il est aussi question, et peut-être avant tout, d'une réappropriation des textes, du bricolage de références adaptées, de la quête tâtonnante d'une autonomie des formes esthétiques et des savoirs sociaux, si bien qu'à l'image des séminaires hebdomadaires montés par certains de ces groupes pour s'essayer à une lecture collective des textes les plus difficiles, on peut parler, de même que Bourdieu proposait à leur sujet le terme d'*intellectuel collectif*¹⁰, d'un véritable *lecteur collectif*, prometteur et inédit, fût-il local, spécifique, et constitué le plus souvent avec les moyens du bord.

En fin de compte, pour qu'une politique des textes soit possible – et pas seulement dans le sens des études identitaires américaines –, pour que la littérature soit autre chose qu'un entre-soi muséifié, et pour décloisonner pour de bon un champ littéraire français largement coupé des questions qui agitent le champ mondial de la littérature, il est essentiel, aujourd'hui plus que jamais, d'articuler une phénoménologie individuelle de la lecture à ses subjectivations collectives, d'arrimer ce binôme déséquilibré de l'œuvre et du lecteur au réseau grouillant des lectures latérales, et de compléter cette vénération due aux grands textes par les gestes contraires, mais aucunement incompatibles, de transgression,

de mésinterprétation, de détournement, ou juste de mise en usage aléatoire. Lire ne saurait être seulement ce loisir crépusculaire et nostalgique qui, tout en s'accomplissant contre l'idéologie néolibérale dominante, en adopterait pourtant l'échelle exclusive : l'individuelle. Sans quoi la république moribonde des professeurs se coupera définitivement, au risque d'en mourir, aussi bien de la geste sociale contemporaine en pleine mutation que du chaos délétère, mais incontournable, des industries culturelles, auxquelles ressortit toujours le livre le plus noble. La littérature, elle, ne s'en remettrait pas.

NOTES

1. Pierre Bourdieu, « Le plaisir de la lecture », in *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979 ; Roger Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987 ; Michel Picard, *La Lecture comme jeu. Essai sur la littérature*, Paris, Minuit, 1986.
2. Sans constituer une école critique unifiée, plusieurs théoriciens littéraires majeurs, des années 1930 aux années 1970, ont eu en commun le principe d'une critique subjective, sensible aux nuances de la perception et aux jeux critiques de la conscience et du temps – le postulat qu'une relation de sympathie avec l'œuvre littéraire permettrait seule au critique d'en dégager les enjeux existentiels. Outre ceux qui naquirent ou enseignèrent en Suisse romande (Jean Rousset, Jean Starobinski, Marcel Raymond, Albert Béguin...), on associe souvent à cette tradition critique « phénoménologique » les noms du Belge Georges Poulet et du Français Jean-Pierre Richard.
3. Nom donné au groupe de théoriciens allemands (surtout Hans Robert Jauss et Wolfgang Iser, professeurs à l'université de Constance, et leurs épigones) qui développèrent la première théorie esthétique de la *réception* des œuvres littéraires, axée sur l'horizon d'attente du lecteur et la lecture comme co-création de l'œuvre.
4. Marielle Macé, *Le Temps de l'essai. Histoire d'un genre en France au xx^e siècle*, Paris, Belin, 2006.
5. Paul Ricœur, *Temps et récit, 1. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Points Seuil, 1983, p. 150-152.
6. Dont n'est pas cité, pourtant, le célèbre chapitre qui propose d'envisager la lecture comme un « braconnage », clandestin et inventif, sur les terres du grand auteur (« Lire, un braconnage », in *L'Invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Paris, Folio essais, 1980).
7. Par Antoine Compagnon, dans son essai classique sur la citation comme « reprise » et « adrouille » : *La Seconde main, ou le travail de la citation*, Paris, Seuil, 1979.
8. Harold Bloom, *The Anxiety of Influence. A Theory of Poetry*, New York, Oxford University Press, 1973.
9. Voir l'intéressant dossier coordonné par Olivia Rosenthal et Lionel Ruffel sur « La littérature exposée : les écritures contemporaines hors du livre », *Littérature*, n° 160, déc. 2010.
10. « Il faudrait réinventer une sorte d'intellectuel collectif... », entretien avec Pierre Bourdieu, *Le Monde*, 7 déc. 1993.